





Victimes au féminin



L'ÉQUINOXE  
*Collection de sciences humaines*

# Victimes au féminin

*Sous la direction de*

FRANCESCA PRESCENDI

AGNES A. NAGY (éd.)

*avec la collaboration de*

Marc Kolakowski et Aurore Schwab



*La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien de*

LA FONDATION HANS WILSDORF

FONDS NATIONAL  
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LA MAISON DE L'HISTOIRE  
DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

*Illustration de couverture* D'après *Iphigénie*, fresque, maison du poète tragique, Pompéi.  
Museo archeologico nazionale de Naples, I<sup>er</sup> siècle. Détail. Encre, graphite

*Maquette, composition & couverture* Hans Christian Weidmann, Versoix

*Photolithographie & Impression* **MH** Genève

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays

© Copyright 2011

Les auteurs pour leurs textes et illustrations, à Genève

Les Éditions Médecine et Hygiène – Georg pour cette présente édition

ISBN 978-2-8257-0995-5

Éditions Médecine et Hygiène | Georg

Chemin de la Mousse 46 | CH-1225 Chêne-Bourg | Tél. +41 (22) 702 93 11 | [www.medhyg.ch](http://www.medhyg.ch)

# L'ÉQUINOXE :

## collection de sciences humaines

MICHEL PORRET

*Université de Genève, Faculté des Lettres,  
Département d'histoire générale, Unité d'histoire moderne*

Dans un monde médiatisé où la culture écrite et la tradition de l'humanisme se fragilisent, l'actualité des sciences humaines est brûlante. Fortes de leur héritage historique, elles doivent contribuer aux débats d'aujourd'hui pour penser les défis de demain. Depuis 2007, la nouvelle collection des Éditions Georg, « L'Équinoxe », a pour vocation d'accueillir des ouvrages inédits dans le domaine étendu et interdisciplinaire des sciences humaines (anthropologie, droit, géographie humaine, histoire, littérature, philosophie, politologie, sémiologie, sociologie, etc.). Autour des problématiques actuelles que forgent ces disciplines dans le cadre de la recherche vivante à l'université et ailleurs, « L'Équinoxe » est une bibliothèque ouverte à des objets originaux. Les ouvrages édités illustrent les interrogations, les problématiques, les dimensions et les enjeux actuels des sciences humaines qui aident à évaluer la complexité du monde, à en décrypter les mythologies, à en questionner la culture, l'imaginaire et les représentations. Après *Face au risque*, *Sens des Lumières*, *Objectif bulles*, *Fonctionnaires dans la tourmente*, *Rites et hiérarchies*, *Les Cases à l'écran*, ce nouveau volume – *Victimes au féminin* – se concentre sur l'histoire du concept de « victime » et sur la place qu'il occupe dans l'imaginaire culturel.

Numéros parus et disponibles aux Éditions Georg

## L'ÉQUINOXE

*Collection de sciences humaines*

- Face au risque* (2007)
- Sens des Lumières* (2008)
- Objectif bulles* (2009)
- Fonctionnaires dans la tourmente* (2009)
- Rites, hiérarchies* (2010)
- Les Cases à l'écran* (2010)

## ÉQUINOXE

*Revue de sciences humaines*  
(liste non exhaustive)

1. *Images de la Suisse* (épuisé)
2. *Marguerite Yourcenar* (épuisé)
  3. *Regards sur l'Autre*
  4. *Droits de l'Homme*
  5. *Le Sida et les Lettres*
  6. *Éclats Fin-de-Siècle*
  7. *Histoire(s) de Cinéma*
8. *Médecine, Lettres et Politiques*
9. *Des Lettres dans la Musique*
10. *L'Histoire en Sociétés*
11. *Discipline: usages, figures*
12. *L'autobiographie*
13. *Judaïsme: identités et histoires*
  14. *Bruits*
  15. *Sacré(s)*
16. *Lire le Moyen-Âge?*
17. *Esprit de Genève*
18. *Image(s)*
19. *Pornographie*
20. *Convenances et inconvenances du corps*
  21. *Penser les sciences humaines*
    22. *Homo criminalis*
    23. *Le Genre de la voix*

*À toutes les victimes silencieuses*



# Préface

AGNES A. NAGY  
FRANCESCA PRESCENDI

Au-delà de son acception religieuse originelle, le terme « victime » est de nos jours principalement employé dans son sens « profane » : victimes sont les êtres qui subissent des violences, sont impliqués dans des accidents, ou sont touchés par des catastrophes naturelles ; pas uniquement ceux qui succombent, mais aussi les survivants, ceux qui ont eu affaire à un événement brutal. Le trait principal qui qualifie une « victime » est dès lors la souffrance occasionnée par tout événement de l'ordre du traumatisme<sup>1</sup>. C'est dans ce sens général et en lien avec son acception religieuse, plus spécifique, que le terme « victime » est pris en compte dans notre réflexion. Ce terme, hérité du latin, a connu une importante extension dans son emploi au XX<sup>e</sup> siècle, développement qui se poursuit en ce début de III<sup>e</sup> millénaire. François Hartog remarque effectivement la place prépondérante qu'a récemment prise la notion de la « victime » et il met en relief le rôle d'accélération et d'amplification qu'ont eu les attentats du 11 septembre 2001 dans ce processus<sup>2</sup>. Quant à Guillaume Erner, il qualifie la société d'aujourd'hui comme une *société des victimes*<sup>3</sup>.

Si la « victime » fait la une de la presse, nombreuses aussi sont les études scientifiques qui analysent les raisons de son importance<sup>4</sup>. Alors pourquoi un autre livre sur les victimes ?

Certes, l'actualité et l'attention que nos autorités politiques et scientifiques portent au statut de la victime sont à l'origine de notre recherche, tout comme la solidarité globale envers les victimes, toutes catégories confondues, est le moteur de notre projet. Cependant,

conformément au domaine d'étude qui est le nôtre, c'est-à-dire l'histoire des religions et l'anthropologie, notre regard se concentre sur l'histoire du concept de « victime » et sur la place qu'il occupe dans notre imaginaire culturel, plutôt que dans l'actualité. Ce livre ne fait donc pas état de rapports d'organisations internationales sur les victimes, ni d'enquêtes statistiques, ni d'analyses psychologiques. Il n'a pas non plus la prétention de présenter l'histoire exhaustive du concept. Notre but est d'illustrer des jalons de la perception de la victime, perception qui est bien enracinée dans l'imaginaire collectif, sur la base d'analyses de documents historiques et artistiques, et par le biais d'un dialogue avec des collègues issus de domaines culturels variés. Les articles réunis ici sont le résultat de deux colloques transdisciplinaires organisés à Genève en 2009 et en 2010<sup>5</sup>. Ces textes traitent d'aires culturelles très différentes, que ce soit la Mésopotamie du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, ou l'Inde du XX<sup>e</sup> siècle de notre ère, ou encore de civilisations qui nous sont culturellement plus proches comme la Grèce antique ou l'Europe médiévale et moderne. Ils se basent sur des documents épigraphiques, littéraires et iconographiques. La variété des époques et des sources étudiées fait dès lors la richesse de ce livre, et la juxtaposition de ses articles a été conçue à l'image de tableaux dans une galerie : pris individuellement, ils créent des suggestions spécifiques, alors que leur interaction permet d'induire – du moins nous l'espérons – une réflexion stimulante et riche.

Lorsque cette recherche sur la « victime » en était encore à ses débuts, nous nous sommes rendu compte qu'une approche *gender specific* nous aurait beaucoup apporté :

En paraphrasant Simone de Beauvoir<sup>6</sup>, on pourrait dire qu'on ne naît pas victime, on le devient. Si l'on considère que toute personne qui souffre est une victime, l'extension du domaine de victimisation est sans limites. Qui ne souffre pas ? Qui n'a jamais été l'objet d'un préjudice ? Qui ne s'est jamais senti injustement traité ? Le destin, le coup du sort, la maladie, l'accident, l'injustice, la souffrance au travail sont autant d'occasions à saisir (ou à repousser) pour se sentir victime, s'organiser (ou pas) autour de cette identité, en découvrir les avantages et les inconvénients. Certains s'y engluent, d'autres en sortent. Mais il existe une catégorie d'êtres humains qui seraient victimes par état, ce sont les femmes. La cause de leur victimisation tient en un mot : ce sont des hommes<sup>7</sup>.

Toutefois, cette affirmation radicale de Caroline Eliacheff et Daniel Soulez Larivière, auteurs du livre *Le temps des victimes*, est nuancée par ceux-là mêmes qui l'ont formulée, quand ils montrent comment autant les femmes que les hommes (bien qu'à un pourcentage différent) peuvent être les victimes ou les bourreaux de violences identiques. De même, notre livre ne vise pas à culpabiliser les hommes, ni à victimiser les femmes. Néanmoins, il nous est rapidement apparu que l'association « femme-victime » s'avère être un *topos* de notre tradition culturelle. Comme le dit Jean Wirth dans l'article final de ce volume, même les traits du Christ sont féminins et non pas virils lorsqu'il est représenté au moment de sa crucifixion. Wirth ajoute que la mort du Christ est pensée « sur le modèle de la femme qui conçoit ». On aurait presque envie de dire que dans notre imaginaire culturel la « victime est un substantif féminin »<sup>8</sup>. Pour mieux expliquer ce concept, prenons quelques descriptions littéraires de viol issues du domaine culturel qui nous (auteurs de la préface) est le plus familier, c'est-à-dire de l'Antiquité classique.

Tout d'abord, l'histoire de Lucrèce, la femme romaine la plus célèbre pour sa vertu. Elle est victime d'un viol perpétré par le fils du roi. Quand elle doit annoncer ce qu'elle a subi aux hommes de sa famille (son mari, son père, son oncle), elle rougit et cherche longtemps ses mots. Bien que les hommes comprennent son innocence, elle ne parvient pas à surmonter sa honte. Tite-Live le dit clairement : elle se suicide pour ne pas servir de modèle négatif aux femmes : « Quant à moi, si je m'absous de la faute, je ne m'affranchis pas du châtement. Pas une femme ne se réclamera de Lucrèce pour survivre à son déshonneur »<sup>9</sup>. Toute l'histoire de Lucrèce sert à montrer qu'elle est le modèle féminin par excellence. Sa vie vertueuse avant le viol permet à son mari de gagner un pari fait avec d'autres hommes concernant la *castitas* de leurs épouses. Le châtement qu'elle s'inflige vise à éliminer tout doute sur son comportement. Le message que comporte la mort de Lucrèce s'accorde donc avec les qualités de celle-ci lors de son vivant, et son *exemplum* doit contribuer à édifier le comportement des femmes romaines.

Prenons maintenant un épisode de tentative de viol masculin, avec le cas d'un soldat dont un tribun militaire, proche de Marius, cherche à abuser. Après l'avoir amadoué avec toutes sortes de cadeaux, selon Plutarque<sup>10</sup>, le tribun convoque le soldat sous sa tente pendant la nuit. Quand celui-ci comprend que le tribun veut attenter à sa *pudicitia*, il le tue. Le jeune homme vertueux (*probus*) « préféra mettre sa vie en péril

plutôt que de subir une honte (*perpeti turpiter*) »<sup>11</sup>, dit Cicéron, et il sera acquitté de son crime par Marius.

La comparaison révèle que la réaction de la femme est différente de celle de l'homme, bien qu'également déterminée : là où Lucrèce se tue et attend des hommes de sa famille d'être vengée de son agresseur, le jeune soldat se fait lui-même justice en évitant, pour ainsi dire, de devenir une « victime »<sup>12</sup>.

L'exaltation de la féminité qui apparaît dans l'histoire de Lucrèce se retrouve dans d'autres récits antiques, comme par exemple celui de la passion de la martyre Perpétue et de sa servante Félicité. Au moment du supplice, Perpétue se présente dans l'amphithéâtre « le visage lumineux et la démarche tranquille, comme une matrone unie au Christ, comme la fille chérie du Dieu ; l'éclat de son regard forçait le monde à baisser les yeux ». Dans l'arène, après l'attaque d'une vache furieuse, les deux femmes, Perpétue et Félicité, sont :

dépouillées de leurs vêtements et revêtues de filets à petites mailles et on les présenta ainsi. La foule fut horrifiée en voyant la délicatesse de l'une des jeunes femmes et chez l'autre qui venait d'accoucher le lait tombant goutte à goutte de ses seins. On les emmena donc et on les revêtit de tuniques flottantes (20, 2-3).

Le déguisement fut de mauvais goût aux yeux du public africain, car lors d'exécutions il lui déplaisait de voir des signes typiquement féminins comme « la délicatesse » et la maternité, d'où la nécessité de la tunique. Lorsque les deux femmes sont ramenées dans l'arène, la même vache les attaque à nouveau et Perpétue est jetée par terre. Sa tunique se déchire d'un côté, mais Perpétue ramène, d'après l'auteur de la passion, « le pan pour voiler sa cuisse, se souciant de sa pudeur plus que de sa douleur » (20, 4). Elle trouve même la force de chercher une épingle pour rattacher ses cheveux dénoués, « car il ne convenait pas à une martyre de subir la passion les cheveux épars, pour ne pas avoir l'air de mener le deuil au moment de sa gloire » (20, 5). Perpétue est finalement tuée par un gladiateur novice (21, 9), qui hésite néanmoins à la frapper de son épée, à tel point qu'elle est obligée de lui guider la main vers son cou.

L'auteur de la passion de Perpétue dose savamment les traits qui illustrent le courage héroïque de la martyre avec ceux qui la décrivent comme une jeune femme de la bonne aristocratie romaine (une matrone),

qui veille à soigner son aspect et à garder son *pudor* même lors d'une intense souffrance. Evidemment, cet auteur cherche à créer un portrait « genré » de la martyre : la féminité de Perpétue est fondamentale pour établir un modèle non pas du martyr au sens général, mais de celui de femme-martyre.

Lucrèce et Perpétue, deux figures féminines parmi les plus célèbres de l'Antiquité, sont donc deux exemples montrant que, jusque dans les descriptions de leur mort, les auteurs ne se passent pas de souligner les traits typiques d'un comportement féminin, par opposition au masculin.

---

Les articles recueillis dans ce volume se succèdent dans un ordre différent de celui dans lequel ils ont été présentés lors des deux rencontres scientifiques. Ils sont organisés suivant le type de sources sur lequel les auteurs se sont basés pour dépeindre une image de « victime ».

En guise d'introduction, l'article de FRANCESCA PRESCENDI et de MARC KOLAKOWSKI retrace les grandes étapes de l'histoire du mot français « victime », en partant du terme latin *victima* pour suivre deux directions : en amont, depuis ses origines incertaines, perdues dans les brumes du passé indo-européen, et en aval, en suivant ses changements de sens jusqu'à nos jours. On peut ainsi observer son éloignement de la sphère strictement religieuse de la latinité classique au fur et à mesure de ses acceptions changeantes jusqu'aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, et de ses transformations macabres nées avec la terreur de la révolution française, jusqu'à son sens majoritairement « profane » dans le langage courant d'aujourd'hui.

La première section est consacrée aux sources historiques et débute par deux articles qui conduisent le lecteur en Grèce ancienne et qui examinent chacun un groupe spécifique de « victimes » : les victimes de catastrophes naturelles et les prisonniers de guerre. PIERRE SANCHEZ, pour commencer, interroge le substantif français « victime » en se demandant s'il a un équivalent dans les documents épigraphiques et historiographiques antiques relatifs aux séismes. Il conclut que ni le grec ancien ni le latin ne comportent de terme correspondant ; il ne s'en

trouve aucun qui figure systématiquement et de façon proéminente dans les récits de catastrophes. De plus, il constate que le sort des victimes de catastrophes naturelles, contrairement aux médias de nos jours, intéresse très peu les historiens antiques qui sont davantage concernés par les pertes matérielles ou par la recherche de la cause (naturelle ou surnaturelle) du sinistre.

ANNE BIELMAN SANCHEZ interroge de son côté les textes d'historiens, d'orateurs et de tragiques de l'Antiquité, pour vérifier d'une part s'ils font une distinction entre les prisonnières et les prisonniers de guerre ; elle confronte d'autre part l'image ainsi obtenue avec les données de sources épigraphiques. Bielman Sanchez démontre, par de nombreux exemples, un trait commun au premier type de sources : la confusion qui règne entre les statuts de captive et d'esclave. Selon les sources littéraires, en effet, les hommes prisonniers de guerre ne sont soumis à l'esclavage que si les négociations pour leur libération échouent, alors que les captives passent directement du statut de femme libre à celui d'esclave. Or, comme l'auteure le pointe avec justesse, les sources épigraphiques contredisent ces données : si l'asservissement des femmes captives est sans aucun doute la règle, plusieurs inscriptions témoignent du fait que certaines – les plus fortunées – peuvent non seulement recouvrer la liberté, mais également échapper à l'esclavage en attendant le versement de leur rançon.

Les deux articles suivants de la section historique ont comme dénominateur commun non pas la période examinée, mais leur sujet : les preuves judiciaires en matière de délit sexuel. AGNES A. NAGY mène son enquête dans le Proche-Orient ancien et concentre ses investigations sur les victimes de calomnies ou de fausses accusations à caractère sexuel. Son approche est *gender specific* : elle interroge les textes judiciaires (lois, procès verbaux) de l'ancienne Mésopotamie, d'Elam, de Mari, du Hatti et d'Israël, sur les moyens mis à disposition des accusés des deux sexes pour se disculper des charges concernant leur sexualité. Or, il se trouve que les hommes et les femmes ne sont pas égaux devant ce genre d'accusation : si de nombreuses lois donnent la possibilité aux femmes de se disculper par un serment ou par une ordalie, les hommes se voient le plus souvent privés de ces moyens, en particulier lorsqu'ils sont accusés de viol. L'étude de MICHEL PORRET examine les moyens par lesquels, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à Genève, la discipline naissante de la médecine légale tente de prévenir les erreurs judiciaires. Il démontre que la recherche de preuves physiques et psychiques ne bénéficie pas uniquement aux

victimes (hommes ou femmes), mais aussi aux hommes faussement accusés de viol.

Le dernier article de la section historique est consacré à la condition de la femme indienne, à travers le portrait d'une personnalité exceptionnelle que dresse MAYA BURGER. Elle raconte la vie et le combat d'une brahmane érudite, convertie au christianisme, qui « a initié une remise en question de la compréhension de la vie des femmes, amenant le débat sur la place publique et déclenchant un ensemble de réformes et d'opposition à la réforme qui perdurent à ce jour ». Pandita Ramabai lutte sa vie durant pour celles qu'elle voit comme les victimes du système patriarcal brahmanique, à savoir les veuves, non seulement au travers de ses écrits et des fondations qu'elle crée, mais surtout par son exemple personnel. En effet, déçue de sa caste de brahmane, tant à cause de sa conversion au christianisme que de son mariage avec un *śūdra*, et condamnée par la tradition au veuvage (car considérée comme ayant commis un crime horrible dans sa vie antérieure), Pandita Ramabai aurait toutes les raisons de se sentir soumise au statut de victime. Bien au contraire, plutôt que de vivre en silence la honte de sa condition, elle ose agir et inciter ses consœurs à s'émanciper du poids des traditions qui les écrase.

La seconde section de ce volume regroupe sept articles qui traitent des victimes féminines dans la fiction, à savoir celles de la mythologie, de l'hagiographie et des Belles Lettres. Les auteurs mettent l'accent sur les développements de l'image de chacune d'elles, au travers des différentes versions de leur « histoire » respective.

Les trois premiers articles ont pour héroïne commune une victime au sens religieux du terme : Iphigénie. PHILIPPE BORGEAUD examine les différentes versions antiques du mythe de la fille d'Agamemnon, victime sacrifiée pour Artémis à Aulis, tout en les comparant à d'autres victimes mythiques de sacrifice : celles qui sont sauvées avant leur mise à mort (la fille d'Embaros, Andromède, Hésione, Leucippe, ainsi qu'Isaac) et celles qui n'échappent pas à leur destin funeste (le fils d'Idoménée, la fille de Jephthé, la famille de Méandre, les filles d'Erechthée, Polyxène). Il étudie aussi les mères des victimes sacrifiées, telles Hécube et Clytemnestre, métamorphosées en forces destructrices : « Héroïne pitoyable, comme Hécube en exil, la mère à qui l'on arrache son dernier enfant peut devenir redoutable. Hécube se métamorphose en chienne enragée, à qui il faut rendre un culte », conclut Borgeaud.

LAVINIA GALLI-MILIĆ s'intéresse à un motif récurrent dans les mythes de sacrifice de jeunes filles : le mariage manqué. En effet, Iphigénie est appelée à Aulis sous le faux prétexte d'un mariage avec Achille, Polyxène est sacrifiée sur le tombeau du même Achille, son fiancé, et Didon commet un suicide sacrificiel autant pour expier sa faute envers son défunt mari que pour échapper à la honte et au chagrin causés par la trahison d'Enée. L'article de Galli-Milić démontre, à travers les exemples de Lucrèce, de Catulle et de Virgile, comment la poésie latine explore et développe ce motif.

Dans l'article de MARKUS WINKLER, la question centrale est celle de la signification des termes « grec » et « barbare » au fil des siècles. Or, comme le démontre l'auteur, bien que le sens premier de ces termes ait changé (« grec », dans le vocabulaire de Racine et de Goethe englobe les valeurs de la civilisation, tandis que « barbare » en dénote l'absence), leur rapport au sacrifice humain reste immuable, notamment dans les variantes humanistes du mythe d'Iphigénie : toute tentative d'en purger entièrement le récit est restée vaine.

Après ces trois études traitant de victimes féminines dans la mythologie gréco-romaine et dans ses réinterprétations, deux articles explorent des sources hagiographiques. Celui de VALENTINA CALZOLARI a pour sujet le rôle accordé aux vierges martyres dans la fondation de l'état chrétien d'Arménie par ses premiers historiens/hagiographes. Dans une vision théologique, la conversion du roi et du peuple arménien fait partie du plan de dieu, et est facilitée par l'intervention de plusieurs personnages masculins et féminins. Parmi les femmes se trouvent en première place la Romaine Hripsimé et ses compagnes chrétiennes, dont la mise à mort par le roi Tiridate ouvre la voie à l'œuvre évangélisatrice de Grégoire l'Illuminateur, qui profite des remords du roi pour l'amener vers une conversion. Les saintes martyres ne sont donc pas des « victimes » du roi, au sens moderne, mais plutôt des « victimes sacrificielles » offertes à Dieu : leur sang ascétique doit couler pour le salut du nouvel état chrétien arménien.

L'article de FLORENCE PASCHE GUIGNARD concerne la vie d'une poétesse *bakhti* de l'Inde du XVI<sup>e</sup> siècle, « une figure emblématique et hagiographique qui cristallise diverses voix féminines, leurs expériences spirituelles et quelques scènes de leur vie quotidienne ». Pasche Guignard se base sur des poèmes rassemblés sous le nom de « Mirabai (Padāvalī) » pour mener une réflexion sur quelques thématiques qui

sont étroitement liées à la *bakhti* médiévale : la violence, la victime, la souffrance, l'honneur et le sacrifice. Or, les pratiques de la *bakhti* sont souvent très mal vues par l'entourage (masculin et féminin) de la dévote, qui tente de l'en dissuader par tous les moyens, violences physiques et psychiques y comprises. Cependant, si la mise à mort d'une *bakhta* est une éventualité, elle n'est pas pour autant considérée comme étant un sacrifice : le don de soi fait partie intégrante de la vie d'une *bakhta*, faite de renoncements ascétiques librement consentis, afin de se rapprocher de son dieu.

Les deux derniers articles de la seconde section ont pour protagonistes des héroïnes littéraires. MARTHA VASSILIADI choisit la fille d'Hérodiade qui, selon les évangiles de Marc et de Matthieu, provoque la mort de Jean-Baptiste. Or, si ce personnage féminin est exilé de l'histoire religieuse après avoir commis son méfait, il va susciter un intérêt récurrent dans la littérature postérieure au Moyen Âge et jusqu'à nos jours. En effet, cette adolescente considérée impudique fascine autant qu'elle rebute : bien que les auteurs chrétiens rivalisent pour lui trouver une mort atrocement spectaculaire, et qu'Oscar Wilde l'imagine exécutée sur l'ordre d'Hérode après avoir embrassé la tête sanglante de Jean-Baptiste, ce même auteur la dépeint aussi en sainte pénitente, et sera suivi par Constantin Cavafy qui fait d'elle une martyre de l'amour.

Pour conclure sur les victimes féminines dans les Belles Lettres, YASMINA FOEHR-JANSSENS présente un cas de victimisation tiré de la littérature du Graal qui permet de « mettre en évidence les aberrations logiques auxquelles conduit l'héroïsation du statut de victime notamment lorsque celui-ci est compris comme un élément constitutif de l'identité féminine. » Il s'agit de la sœur anonyme de Perceval qui, après avoir joué un rôle très important dans la conduite de Galaad vers le Graal, trouve une mort absurde dans une situation qui devrait pourtant la couvrir de gloire. En effet, elle se sacrifie pour sauver la vie d'une dame. Or, ce sacrifice, bien qu'efficace, se révèle immérité et même impie, car la dame en question est une pécheresse.

Les trois derniers articles de ce recueil, regroupés dans la section « Victimes et sacrifice en images », analysent des figures de victimes dans l'iconographie. MARIA PORTMANN choisit comme objet d'étude la *Marie-Madeleine pénitente* du Gréco dans le contexte du Siècle d'Or d'Espagne. Elle la rapproche des textes de mystiques tels que Thérèse

d'Avila et Jean de la Croix où la pénitence et la mortification du corps jouent un rôle très important. « La Madeleine pénitente est proposée comme une figure changeante et en mouvement, qui ne cesse de passer de son état de pécheresse à son état de rédemption », rappelle Portmann. « Victime sans bourreau, elle pose la question de la représentation de la pénitence. [...] Ce jeu équivoque offre au spectateur un entre-deux où l'iconographie spirituelle rejoint une lecture anatomique sublimée par une visualisation particulière de l'auto-victimisation. La série des *Marie-Madeleine pénitente* du Greco semble être l'écho d'un moment particulier, presque imperceptible, évoquant le retournement spirituel, à travers la mise à nu symbolisant la victimisation de son propre corps », conclut l'auteure.

FREDERIC ELSIG propose une réflexion sur l'évolution du motif du sacrifice de figures féminines, un thème iconographique récurrent depuis le xv<sup>e</sup> siècle. En effet, si à la fin du Moyen Âge c'est l'épisode de saint Georges sauvant la princesse du dragon qui est en vogue, il sera, dès le xvi<sup>e</sup> siècle, influencé puis remplacé par celui, bien plus érotique, d'Andromède délivrée par Persée. Puis, à partir de 1630, un nouveau sujet s'impose : le sacrifice d'Iphigénie, qui connaît également un vif succès sur la scène tragique, à la même époque. La préférence pour les « sacrifices rituels » va perdurer jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, alors que le xix<sup>e</sup> siècle marque le retour de « l'offrande au monstre ». Cependant, l'Andromède du xix<sup>e</sup> siècle « n'est plus cette jeune fille pudique et fragile qu'il convient de protéger. Elle s'est transformée en une femme inquiétante », rappelle Elsig. Ce dernier motif connaîtra une nouvelle transformation avec le cinéma au xx<sup>e</sup> siècle, où le monstre, tel King Kong, au lieu de dévorer la jeune fille, en tombe amoureux... et devient en quelque sorte la victime de sa victime.

Pour la dernière étude de notre recueil, JEAN WIRTH mène une réflexion sur la victime chrétienne par excellence : *Jésus Christ*. En effet, Wirth remarque qu'avec l'abolition des antiques sacrifices d'animaux le christianisme se retrouve avec une seule victime qui est située à la fois en deçà et au-delà des victimes traditionnelles : un homme-dieu dont la chair et le sang sont consommés solennellement lors des repas théo-et anthropophagiques. L'identification au Christ passe, pour les deux sexes, par des pratiques ascétiques, par l'abstinence, par la mortification de la chair et, le cas échéant, par le martyre. Wirth attire par ailleurs l'attention sur une curieuse évolution qui tend à gommer les attributs sexuels du

Sauveur. Ainsi, de la même façon que les fidèles des deux sexes peuvent s'identifier à la Vierge, toutes et tous ont également la possibilité de se considérer comme les époux du Fils. Or, le rapprochement physique et spirituel à l'Époux passe encore et toujours par des souffrances auto-infligées, donc par l'auto-victimisation.

Nous espérons que le parcours proposé contribuera à sensibiliser le lecteur à la diversité des représentations de la « victime » – homme ou femme – dans l'histoire et dans la fiction. Certains thèmes se croisent d'un article à l'autre, comme, par exemple, le traitement du corps de la victime, le rôle fondateur de celle-ci, le refus et/ou l'acceptation du sacrifice, la soumission, le comportement tenace du martyr, l'aspect héroïque et sauveur du souffrant. Ces thèmes créent des échos entre les articles et forment un réseau des valeurs dont la victime est l'incarnation.

Ce livre doit son existence à la générosité de plusieurs institutions que nous tenons à remercier ici. En premier lieu, le Fonds national suisse de la recherche scientifique qui soutient depuis près de trois ans notre projet de recherche sur le sacrifice<sup>13</sup>, dont un volet concerne spécifiquement la « victime ». En second lieu, les organismes qui ont financièrement contribué à cette publication : la Maison de l'histoire de l'Université de Genève et le Fonds National suisse de la recherche scientifique. Nous remercions également les collègues qui ont contribué à la discussion scientifique, en particulier Christian Nils-Robert, Patrice Mangin, Youri Volokhine, Mondher Kilani, Danielle van Mal-Maeder, Thomas Spaeth, Agnese Fidecaro, Frédéric Tinguely, Lorenz Baumer, Bernardino Fantini et Jean-François Pitteloud. Et, finalement, la maison d'édition Georg et Michel Porret pour avoir accepté notre recueil dans la collection *Equinoxe*.

---

<sup>1</sup> Didier FASSIN, Richard RECHTMAN, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.

<sup>2</sup> François HARTOG, « Le présent de l'historien », *Le Débat*, 158, 2010, pp. 18-31, spécifiquement p. 23.

<sup>3</sup> Cf. Guillaume ERNER, *La société des victimes*, La découverte, Paris, 2006, qui a fortement inspiré la conception de ce livre.

<sup>4</sup> On peut citer quelques ouvrages récents à titre d'exemple : Benoît GARNOT (éd.), *Les victimes, des oubliées de l'histoire ?*, Rennes, PUR, 2000 ; Guillaume ERNER, *op. cit.* ; Caroline ELIACHEFF et Daniel SOULEZ LARIVIÈRE, *Les temps des victimes*,

Paris, Albin Michel, 2007 ; Didier FASSIN, Richard RECHTMAN, *op. cit.* ; Frédéric CHAUVAUD, Gilles MALANDIN (éd.) : *Impossibles victimes, impossibles coupables. Les femmes devant la justice (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, PUR, Rennes, 2009.

<sup>5</sup> « 'Victime' Rencontre autour d'un terme d'usage courant », Université de Genève, 9 octobre 2009 ; « Victime : substantif féminin », Université de Genève, 8-9 mars 2010.

<sup>6</sup> Simone DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe* 1, Paris, Gallimard, 1949, p. 285 : « On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin ».

<sup>7</sup> Caroline ELIACHEFF et Daniel SOULEZ LARIVIÈRE, *op. cit.*, p. 81.

<sup>8</sup> C'est le titre d'un des colloques dont ce livre est le résultat.

<sup>9</sup> Tite-Live 1, 58, 10. Ensuite, elle se transperce avec une épée et tombant à terre, aux pieds de ses proches, elle veille à chuter avec décence (*honeste*). Une attention identique se trouve chez Polyxène (*cf.* Euripide, *Hécube* 570 s. ; Ovide, *Métamorphoses* 13, 479) mais aussi chez un homme : Jules César (Suétone, *Vie de César* 82, 2).

<sup>10</sup> Plutarque, *Vie de Marius* 14, 4-9 ; *cf.* aussi Valère Maxime 6, 1, 12.

<sup>11</sup> Cicéron, *Pour Milon* 4, 9.

<sup>12</sup> Le portrait que les auteurs anciens dressent de Lucretia s'impose dans la littérature et l'art de toutes les époques suivantes comme étant le prototype de la femme pudique, violée, honnête et courageuse. En partant des ses idéaux chrétiens, Augustin, *La cité de Dieu* 1, 19 est le seul à remettre en cause l'innocence de Lucretia qui, dit-il, n'aurait pas dû se tuer si elle avait été victime de viol, donc non consentante. Les soupçons qui planent sur la femme violée constituent un *topos* dans les procès de viol : il suffit de lire le livre de Frédéric CHAUVAUD, Gilles MALANDIN (éd.), *op. cit.*

<sup>13</sup> « Théories anciennes et modernes sur le sacrifice et la mise à mort rituelle dans les religions grecque, romaine et le judaïsme ainsi que dans l'histoire des religions », sous la direction de Francesca Prescendi, avec la participation de Agnes A. Nagy, Doralice Fabiano, Marc Kolakowski et Aurore Schwab.